1.

Journal de Valentine

Le 6 mai

Nous ne sommes que le produit de notre histoire.

Et pour moi, cette dernière a mal commencé.

Je m'appelle Valentine.

Valentine Ravier, née Bazin.

Je suis née le 21 février 1986 à 7 h 15, à Verdun, un jour de froid glacial.

J'ai donc poussé mon premier cri précisément soixante-dix ans après le début de la bataille de Verdun, qui allait faire plus de 300 000 morts et 700 000 blessés. Comment ne pas voir dans cette concordance de dates un mauvais présage ?

Je vis dans une ville de province de taille moyenne. Le lieu précis ne présente guère d'intérêt. J'occupe un appartement dans une résidence de cinq étages. Mariée depuis seize ans, je suis maman d'un adorable petit garçon qui vient de souffler ses six bougies, Nathan. Il est la prunelle de mes yeux. Je l'ai longtemps espéré, attendu. Au fil des années, j'avais fini par croire

Celle que je suis

que je ne serais jamais mère. Mais, un jour, il est arrivé et j'ai égoïstement béni le ciel pour cela. L'enfer est décidément pavé de bonnes intentions...

Depuis la naissance de mon fils, je travaille deux jours par semaine en tant que libraire pour une grande enseigne spécialisée. J'ai récemment quitté le rayon « polars » pour passer responsable du rayon « littérature ». Entre les étagères et les tables emplies de romans, je me sens dans mon élément.

Le reste de mon temps, je le consacre à Nathan.

Mon fils est ma seule lumière, mon unique bonheur. Lorsque je ne travaille pas et qu'il est à l'école, j'attends l'heure de le retrouver en m'évadant, encore et toujours, entre les pages noircies de ces histoires qui me font rêver, qui me transportent dans des lieux magiques. C'est ainsi que j'envisage le bonheur sur terre, en dehors de Nathan. Je n'ai pas d'autre option. Aucune autre distraction.

J'ai le sentiment de vivre derrière un miroir sans tain à travers lequel j'observe le monde autour de moi, tandis que je suffoque et manque d'air sans que personne ne le voie. Et je regarde avec effroi cette étincelle de lumière encore présente en moi vaciller jour après jour, inexorablement.

Tout du moins le croyais-je jusqu'au jour où une rencontre a changé ma vie.

Jusqu'à cet instant inoubliable où Suzette a croisé ma route... C'était il y a exactement quarante-deux jours.

Nous étions le jeudi 25 mars.

Comme tous les jeudis à 16 heures, Nathan allait bientôt sortir de l'école. J'attrapai donc son doudou – un âne en peluche baptisé Picotin –, et quittai l'appartement.

Celle que je suis

La porte palière opposée était grande ouverte. De nombreux cartons jonchaient le sol et des hommes vêtus de tee-shirts portant l'inscription « Déménag'Experts » s'affairaient à passer un immense matelas par l'encadrement. J'en déduisis que mes futurs voisins emménageaient, remplaçants d'un jeune couple parti trois mois plus tôt en raison de l'arrivée d'un bébé.

Je ne connaissais rien d'eux. Et c'était bien ainsi. Une vie comme la mienne vous apprend à devenir discrète. Voire transparente. Comme si vous n'existiez pas. Tout ce que vous devez savoir des autres va de pair avec ce que l'on doit savoir de vous. C'est-à-dire pas grand-chose. Et je crois finalement que cela arrange tout le monde.

Bref. En dévalant ce jour-là l'escalier aux marches noircies par les allées et venues des déménageurs, je croisai une dame d'une soixantaine d'années qui portait avec précaution un magnifique pot en céramique d'où s'élevaient de gigantesques orchidées blanches. Je n'avais jamais vu cette femme. Ses cheveux étaient sagement ramenés en un chignon élégant et il émanait des traits doux de son visage une impression de sérénité. Ses yeux vifs laissaient entrevoir une grande curiosité. J'ai immédiatement compris qu'il s'agissait de ma nouvelle voisine. Quand nos regards s'accrochèrent, le sien s'illumina subitement. Elle m'adressa un grand sourire, auquel je répondis par un salut furtif.

C'est à ce moment précis qu'elle trébucha sur une contremarche, la vue sans doute obstruée par sa charge. En perdant l'équilibre, elle fit vaciller le pot qu'elle tenta en vain de redresser tout en ayant le réflexe de se raccrocher à la seule ressource qui s'offrait à elle : moi. Déséquilibrée à mon tour, je

Celle que je suis

me retins à la rampe fixée au mur, alors qu'un énorme fracas envahissait la cage d'escalier. Le pot en céramique venait de terminer sa chute sur le carrelage. Mais j'avais évité in extremis le même sort à ma future voisine.

Encore chancelante, elle laissa quelques instants sa main posée sur mon bras. Son enthousiasme était retombé d'un coup pour laisser place à un sourire fataliste. Je balayai la scène du regard, consternée par le spectacle des immenses branches déracinées qui jonchaient le sol couvert de terre et de débris de céramique. Sentant son regard perçant posé sur moi, je levai les yeux. Je l'entendis bafouiller un mot d'excuse et je la sentis très émue. J'imaginai ce qu'elle devait éprouver devant un tel gâchis. Je ne pouvais m'attarder davantage mais, m'agenouillant, j'entrepris malgré tout de l'aider en essayant, dans des gestes désordonnés, de rassembler les morceaux brisés. Je sens encore sa main presser mon bras nu avec une infinie douceur, tandis qu'elle me disait, de sa voix posée et apaisante :

— Laissez, je vais le faire. Le principal est que vous ne vous soyez pas blessée... Et heureusement que vous étiez là. Sinon, c'est moi qu'il aurait fallu ramasser...

Je tenais dans mes mains une tige d'au moins cinquante centimètres, terminée par un splendide phalaenopsis d'un blanc immaculé.

— Quel dommage, elles étaient si belles! dis-je à voix basse.

— Et elles le seront encore longtemps... Regardez! poursuivit-elle en désignant l'autre extrémité de la tige. Ce qui compte, ce sont les racines. Plus elles sont grandes, plus elles puisent

Celle que je suis

dans la terre la force qui les rendra vigoureuses. Le pot n'a guère d'importance : il se remplace.

Voilà comment j'ai rencontré ma voisine, Suzette Romard. Elle ne pouvait imaginer l'ébranlement que son court laïus sur les racines avait provoqué en moi.

Lorsque Nathan et moi avons regagné l'immeuble vingt minutes plus tard, l'escalier nettoyé ne conservait plus aucune trace de l'incident. Au deuxième étage, la porte d'en face était toujours grande ouverte. Je n'avais guère envie de faire la caouette et m'engouffrai discrètement dans notre appartement.

Alors que Nathan se précipitait vers la cuisine pour prendre son goûter, j'observai par le judas les mouvements des nouveaux occupants, mue par une curiosité qui ne me ressemble pas.

Plusieurs fois, Suzette réapparut : sa joie débordait et se communiquait aux déménageurs qui allaient et venaient en riant bruyamment. Il ne faisait aucun doute qu'elle était heureuse de s'installer ici. Sans connaître son histoire, je pouvais comprendre ce qu'elle ressentait. L'illusion de repartir sur quelque chose de nouveau. De démarrer une nouvelle vie. Ce jour-là, je suis restée longtemps derrière la porte, à observer l'agitation dans la cage d'escalier...

Le lendemain, Suzette tapait à ma porte pour m'offrir de délicieux sablés. Le hasard faisant, nous nous sommes ensuite souvent retrouvées nez à nez lorsque je sortais. Puis elle m'a invitée à boire un café. La bienveillance et le sourire permanents de cette femme étaient réconfortants, rassurants. Ils chassaient toute méfiance. J'ai accepté une première fois.

Progressivement, nous nous sommes retrouvées plus longuement autour de ces cafés, pour finir par tisser des liens

Celle que je suis

particuliers. Sans doute pourrais-je les qualifier d'amicaux. A priori, rien pour nous rapprocher, pourtant : Suzette a soixante-cinq ans, son mari est un monsieur adorable, très effacé, beaucoup plus âgé qu'elle, et qui se montre toujours attentionné. Contrairement à moi, Suzette a beaucoup travaillé, au point d'en être usée, malgré cette lumière intérieure qui l'irradie. Infirmière, elle n'a jamais connu d'interruption dans son activité, et veillé à conserver une totale indépendance. À ce titre, elle a épousé sur le tard l'homme qui partageait sa vie. Donc aucun lien, aucun sujet commun qui aurait pu tisser une passerelle entre elle et moi. Néanmoins... être à ses côtés m'apaise. Avec elle, je ne me sens ni jugée ni évaluée. C'est d'ailleurs elle qui, sans le savoir, m'a inspiré l'idée de ce cahier : depuis que je la connais, j'ai l'impression d'avoir enfin quelque chose de beau à raconter. Je le dissimulerai au fond du coffre à jouets, dans la chambre de Nathan. Son père, D, ne s'y rend jamais.

Je n'ai bien évidemment pas parlé à D de ce rapprochement avec la voisine. Il ne le tolérerait pas. Le droit à toute compagnie m'est interdit, même celle d'une voisine. Je dois me contenter de celle de mon ombre. Chose curieuse, lorsque Suzette croise mon mari dans l'escalier, elle le salue poliment mais reste distante. Comme si elle percevait qu'il fallait s'en tenir loin.

Ses dernières paroles, le jour de notre rencontre, tournent en boucle dans ma tête : « Ce qui compte, ce sont les racines. »

Pour moi qui, contrairement à cette orchidée éjectée de son pot, n'en ai aucune, ces mots ont un vrai sens, une réelle signification. J'aurais tant aimé pouvoir m'appuyer sur un socle maternel pour comprendre d'où je viens et me construire.

Celle que je suis

Un bruit de clef dans la serrure m'arrache à ma réflexion. Perdue dans mes pensées, je n'ai pas prêté attention à l'heure qui tournait.

Nathan s'est brusquement redressé sur sa chaise et sa main s'est crispée sur le crayon qui courait quelques secondes plus tôt sur une feuille de dessin, tandis que mon ventre se serre brutalement. Même Flocon, le hamster angora de Nathan, s'est subitement arrêté de tourner dans sa roue, avant de reprendre son activité de coureur frénétique.

C'est la fin de mon évasion.

Je ferme les yeux en priant de toutes mes forces pour que D ait passé une bonne journée. Pour que personne ne l'ait mis de mauvaise humeur. Son activité de directeur commercial est faite de contraintes et pressions. Il rentre souvent stressé, parfois même à cran lorsqu'il n'est pas sûr d'atteindre, voire de dépasser, les objectifs qui lui ont été fixés.

— Bonjour tout le monde ! entendons-nous du couloir.

Nathan descend de sa chaise et lui répond d'une petite voix : « Bonjour, papa... »

Je prends une profonde inspiration, écris ces derniers mots. Je vais fermer ce cahier, le cacher dans la chambre de Nathan.

Puis je rejoindrai D.

Mon mari.

Mon bourreau.